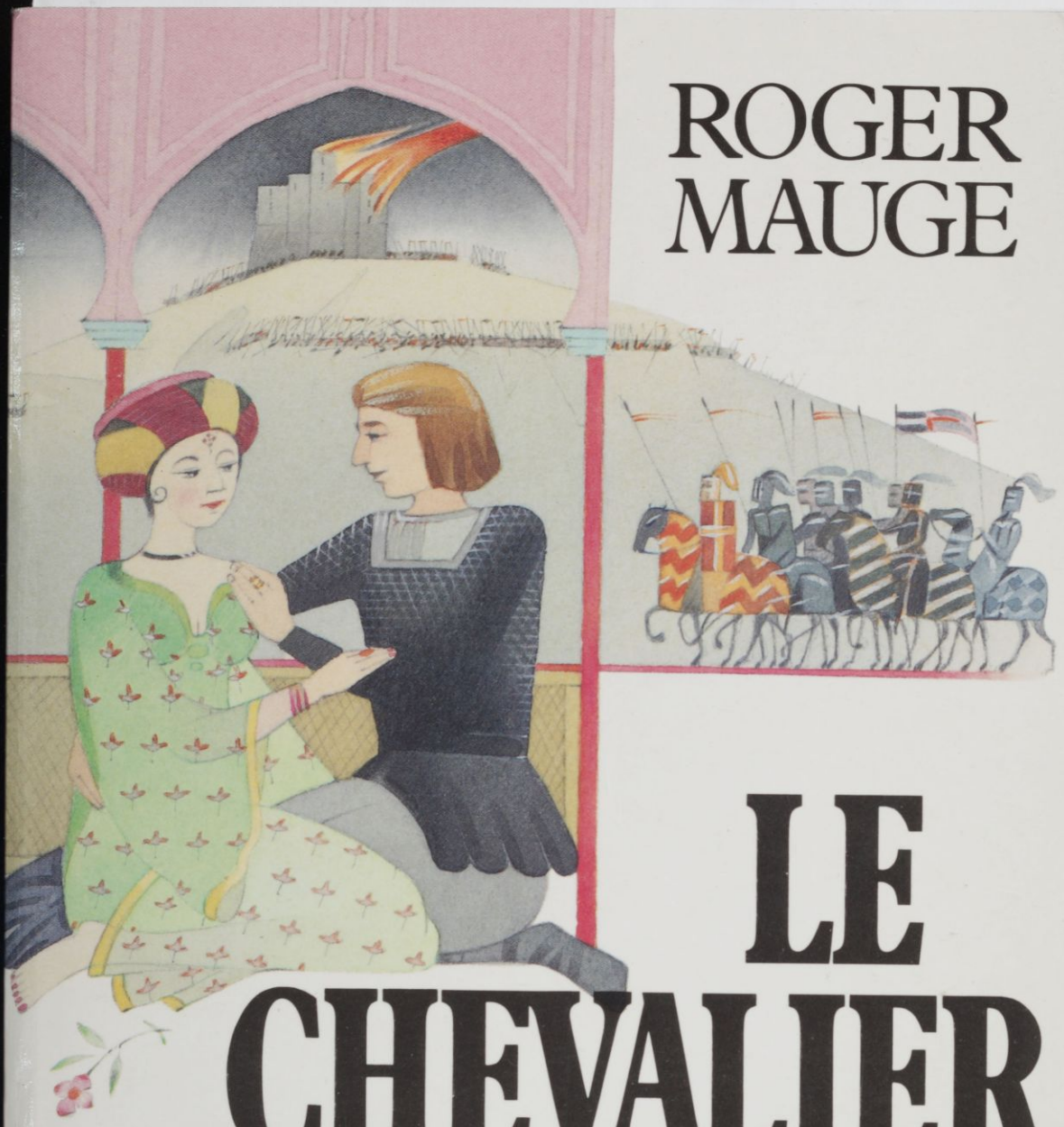

ROGER MAUGE

LE CHEVALIER INFIDÈLE

roman d'amour et d'aventures au temps des Croisades

ROBERT LAFFONT

LE CHEVALIER INFIDÈLE

EL8°Y
16659

813
29.30

ROGER MAUGE

LE CHEVALIER INFIDÈLE

roman

ÉDITIONS ROBERT LAFFONT
PARIS

DI - 27-02-1987 - 06509

© Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 1986
ISBN 2-221-04271-9

Personnages

En Bretagne et en Flandre :

RIOU DE LA VILLEROUHAULT, vingt-trois ans, jeune chevalier breton dans son petit château.

COUETTE, sa servante, dix-sept ans, et sa maîtresse depuis leur enfance.

COLLIN LE DU, son unique valet d'armes.

MÉHEUDE MOHANDIAU, la fille du notaire du comte de Québriac, qui rêve d'épouser Riou.

LE COMTE DE QUÉBRIAC, suzerain de Riou, débauché et malhonnête.

DAME MATHILDE DE LA VILLEROUHAULT, mère de Riou, veuve depuis quelques mois.

CONAN NEIL, l'Irlandais éleveur de chiens de guerre.

TIRE-FROGNE, le capitaine des bandits de la forêt de Fougères.

L'ÉMERAUDE, seul bien de famille qui reste à Dame Mathilde.

GRAND-GOUGE, un des bandits de Tire-Frogne.

LE COMTE GUÉTHENOC DE FOUGÈRES, qui engage de jeunes seigneurs pour la guerre contre les Anglais.

LA COMTESSE SÉGOLÈNE, son épouse.

BAUDOUIN, COMTE DE FLANDRE, qui donne à Bruxelles un grand « Dyct du Paon ».

URI DE MONTFORT, revenu de Terre sainte avec la lèpre après une longue captivité chez les Infidèles. Il prêche la croisade.

L'ÉVÊQUE ENOCH D'IRLANDE, saint homme bâtisseur de cathédrales.

JUDITH, jeune femme juive, fille du bijoutier Mordoch, qui sait lire l'avenir dans les pierres précieuses.

FOULQUE DE MACÉ, jeune seigneur normand violent et avide. Il poursuit Riou de sa jalousie et de sa haine.

GISQUIER, son valet, qui participe aux débauches de son maître.

Entrent en scène à la croisade :

L'ARMÉNIEN DOURIANE, valet d'armes de Riou au siège de Mahdia.
LE DUC DE BOURBON, qui commande l'expédition.
LE COMTE JEHAN D'EU, chef de guerre des Normands, grand pourfendeur d'Infidèles.
LE MARQUIS BEAUFORT DE WEINSGATE, suzerain des Anglais.
LE SULTAN DE TUNIS AHMED et ses deux fils. Il chérit le plus jeune, Mégid, âgé de seize ans.
KECELJ, médecin hongrois qui s'est joint à la croisade et deviendra l'ami de Riou.
LE CONDOTTIERE GUIDO ORLANDINI, qui commande les archers de la République de Gênes devant Mahdia.
L'AGHA SADOK, vieil officier mahométan, blanchi sous le harnais au service du Sultan Ahmed.
Un membre de la secte des Haschachinns, pendu sur l'ordre du sultan Ahmed.

Apparaissent pendant la captivité de Riou :

LE RAÏS MAQSAR, propriétaire de galères.
SLIMANE LE TURC, le chef de nage qui commande les rameurs, ancien rameur lui-même sur une galère chrétienne.
RACHID ED DINE, Maître de la Secte des Haschachinns, qu'on nomme dans tout l'Orient *le Vieux de la Montagne.*
SAYED ES SAYOUNN, l'exécuteur de ses hautes œuvres.
LE FRÈRE EVERARD, sénéchal des Courriers de l'Ordre du Temple en Palestine.
L'ATABEG AL ZAHIR EL MUNDIQH, régnant sur la principauté de Djabala, amateur de jardins et de belles-lettres.
OUMSTAL, son secrétaire, qui a voyagé chez les Francs et parle leur langue.
MAHMOUD, fils aîné de l'atabeg.
OUMIA, MOUNIRA et SAMIRA, les filles cadettes de l'atabeg. L'aînée, SOFANA, déjà divorcée, aime-t-elle en secret Riou, le captif franc ?
ANNE, jeune Franque élevée chez les musulmans, convertie à leur religion sous le nom de Maïmouna.
ZOFAR, esclave noire, donnée à Riou en présent par Sofana.

IBN ARABI, célèbre écrivain musulman de la secte soufi, et ELÉAZAR, savant juif, qui vivent tous les deux dans le jardin de l'atabeg.

GUILLAUME DE GISY, le Grand Maître de l'Ordre du Temple en Terre sainte.

L'ÉMIR MACTOUM DE CHEÏSAR, qui convoite les terres de l'atabeg Al Zahir.

LE ROI RICHARD D'ANGLETERRE, qui se joint à la croisade.

LE SULTAN SALAH ED DINE, que les Francs appellent Saladin.

MOURAD, son envoyé secret auprès de l'empereur chrétien de Constantinople.

MÉLISSA, courtisane grecque, amie de l'entremetteuse Théodika fameuse à Constantinople.

PREMIÈRE PARTIE

UN CHEVALIER DE BRETAGNE

1.

Riche de l'amour de Couette

Sous le terrible choc qu'il avait reçu à l'épaule, en même temps que la douleur écœurante lui serrait la gorge, Riou sentit son cheval plier sous lui et s'enfoncer, s'enfoncer... Le cavalier et sa monture, le solide Martroi et lui-même le dru chevalier, tous deux tombaient dans un vide sans fond, de plus en plus vite. Riou poussa un grand cri de terreur qui le réveilla, inondé de sueur.

Il vit le ciel d'étoffe de son lit, les poutres du plafond de sa chambre et, toute proche, la douce blancheur de la poitrine nue de Couette, Couette qui le rassurait.

— Doux, Messire, doux... C'est la fièvre, allongez-vous plutôt !

Elle le repoussait doucement en arrière, mais Riou restait le visage contre les seins tièdes de la jeune fille et c'était bien elle qui était là contre lui, avec son ventre ferme que la chemise de lin ouverte par-devant dévoilait quand elle venait le rejoindre pour la nuit.

— Ah, Couette, murmura Riou, je tombais, je tombais avec Martroi...

Il se laissa aller sur les oreillers tandis que sa compagne lui essuyait le visage. A son épaule enveloppée dans un emplâtre d'onguent et de plantes que Couette avait préparé la veille au soir quand il était revenu blessé dans la litière prêtée par le comte Hamelin, la douleur revenait sans pitié.

Le jeune homme avait sombré dans le sommeil après que Couette et Quevaise la rebouteuse lui eurent fait ce pansement et donné à boire une tisane d'armoise endormante, les chirurgiens du comte ayant jugé qu'il n'avait pas d'os brisé.

— Et Martroi ? demanda le jeune chevalier, en voulant se remettre sur son séant. Martroi est-il rentré ? Est-ce qu'il boite ? Couette ! Réponds-moi ! Je veux l'aller voir...

— Tout doux, Messire... Ne vous inquiétez pas d'une bête, mais de vous. La fièvre grandira si vous vous agitez. Martroi était de retour à la nuit tombée avec Colin le Du et il ne boite presque plus...

Martroi, le plus beau, le plus fort, le plus courageux destrier pour combattre qu'il y ait jamais eu à la Villerouhault, et dans toutes les seigneureries à vingt lieues autour... Que deviendrait Riou de la Villerouhault sans Martroi qu'il avait mis cinq ans à dresser pour le tournoi, c'est-à-dire pour la bataille ?

— Tu ne mens pas, Couette ? Sa jambe va-t-elle bien ?

Sous le choc qui avait jeté Riou à bas, Martroi lui aussi était tombé, mal tombé, et avant de perdre conscience le jeune homme avait vu son cheval se débattre à terre comme s'il avait une jambe rompue. C'est-à-dire comme s'il était mort... Car il n'y a plus qu'à faire venir un boucher avec son merlin pour abattre un cheval qui a la jambe brisée.

Couette approcha sa bouche du visage du jeune homme.

— Mon Dieu, dit-elle en le tutoyant tendrement, vais-je donc me mettre à te mentir ? Tu me mentiras avant, toi...

Leurs bouches se joignirent et elle lui caressa les cheveux de sa main derrière la tête tandis qu'il l'embrassait.

Il l'avait prise quand elle avait treize ans, et lui quinze, au bord de la rivière où elle l'accompagnait à la pêche à la truite et aux écrevisses, elle la fillette en socques de bois née au château au milieu des domestiques et lui le fils de Messire, sur qui tous avaient les yeux tournés avec respect car il serait le Seigneur de la Villerouhault après son père. Les fils des messires, messires eux-mêmes, prenaient toutes les filles des paysans qu'ils voulaient et on les laissait faire pour qu'ils n'aillent pas courir trop ailleurs, et attraper des maladies. Mais celle-ci n'avait plus quitté son lit et il l'appelait Couette depuis longtemps, à cause de ses deux tresses qu'elle nouait au-dessus de sa tête pour le travail dans la journée, et qu'elle défaisait le soir quand elle venait se coucher avec lui, et aussi parce qu'elle était ronde, douce et tiède comme une couette de lit... Bien sûr cela finirait un jour, quand il prendrait une femme, une vraie, une seigneure comme lui, pour les terres ou l'or qu'elle apporterait en venant s'installer au château avec ses coffres pleins de linge, et cela Couette le savait. On lui donnerait six pièces d'or pour qu'elle se marie avec un rougeaud aux grosses mains comme son père et elle n'aurait pas à se plaindre ni à pleurer. Elle aurait des enfants qu'elle emmènerait aux champs où elle le verrait passer sur Martroi ou sur Vaillant son cheval de chasse, partant au tournoi ou courant le sanglier avec les autres sires. Il lui ferait un signe de la main de loin

avec un sourire, et à Noël lui offrirait des vêtements pour ses petits...

— Je n'ai rien à te mentir, ma Couette, chuchota-t-il dans la bouche de la jeune fille à la fin de leur baiser.

Il sentait son désir s'éveiller contre le ventre de sa compagne et elle le sentait aussi. Elle rit à voix basse comme si on pouvait les entendre dans le reste du château endormi, depuis la chambre défendue par ses murs de pierre épaisse, au bout du long couloir dallé de l'étage.

— La fièvre vous prend partout, messire, vous n'êtes pas si blessé que vous dites...

Elle s'appesantit sur lui et ils s'unirent tendrement, avant de sombrer à nouveau dans le sommeil tous les deux ensemble.

Il la réveilla encore, un peu plus tard. Il la secouait :

— Couette ! Couette !

Elle n'avait dormi que deux heures tout au plus, à le veiller après qu'il avait eu son pansement, et elle émergea péniblement de son sommeil.

Il était assis dans le lit, fiévreux de nouveau, et se penchait sur elle engourdie.

— Couette ! Va chercher Collin le Du !

Elle le regardait, cherchant en même temps à deviner où en était la nuit, à travers la fente du volet de bois qui fermait la fenêtre en face du lit à baldaquin où ils étaient couchés. Réveiller Collin le valet d'armes à cette heure, pour le faire venir dans la chambre ! Il délirait, le visage baigné de sueur. Elle se dressa sur ses coudes, à son tour.

— Messire... commença-t-elle.

— Lève-toi ! Va le chercher tout de suite ! Dis-lui de venir avec les harnais de Martroi, les harnais de dessous. La sous-ventrière surtout !

Elle chercha le linge avec lequel elle avait épongé son visage et sa poitrine, tout à l'heure, avant qu'il ne la prenne. Il ruisselait de nouveau. Elle n'aurait pas dû le laisser faire. Elle avait rallumé sa fièvre en l'embrassant d'amour.

Elle l'essuya en disant :

— Mon Riou, tu es tout tremblant. Pour Dieu, repose-toi...

— Non ! Non ! Fais ce que je te dis, Couette ! Si tu n'y vas pas, j'y vais moi-même ! Je sais maintenant pourquoi je suis tombé. Je veux voir le harnais et parler à Collin à l'instant !

Il sortit ses jambes des draps pour descendre du lit en même temps qu'elle-même se levait, mais aussitôt les pieds posés sur le carrelage de la chambre sa tête tourna et il retomba en arrière. Il vit encore une fois son adversaire qui fonçait sur lui dans le martèlement du galop de

son cheval, un cheval plus lourd que Martroi, et le cavalier aussi, bien plus pesant que lui, il vit la lance pointée, il entendit la clameur qui s'élevait des tribunes quand il recevait encore une fois le choc dans son épaule et qu'il tombait dans le vide sans fond.

Cette clameur sonnait dans sa tête, faite de surprise et de colère pour les voix bretonnes, de triomphe pour les normandes, car le combat de Riou de la Villerouhault contre Foulque de Macé était le dernier des douze joutes, selon le tirage au sort. Les Bretons avaient gagné cinq fois, contre les Normands six. Riou et Martroi roulant à terre au premier choc avaient fait perdre le tournoi à la Bretagne.

Quand il revint à lui sur ses oreillers Collin le Du était debout auprès de Couette sagement mise dans sa robe qui fermait au cou et sa coiffe rajustée comme si elle n'était qu'une servante qui veillait le Maître malade. Le valet tenait à la main d'un air penaud les harnais de Martroi.

Aux yeux de Riou le visage de Collin était devenu bien net maintenant dans la clarté de l'aube qui venait de la fenêtre à travers le volet et qui éclipsait la lueur de la lampe à huile allumée par la jeune fille avant de descendre quérir le valet d'armes.

Le jeune seigneur de la Villerouhault se sentit dispos soudain, comme si la fièvre l'avait quitté.

— Collin ! Tu as regardé le harnais du dessous ? Donne-le moi.

— Je l'ai regardé, Messire, quand Couette m'a dit...

Le valet d'armes avait pris la sous-ventrière de cuir qui avait cédé au moment du choc et il avança jusqu'au grand lit à baldaquin pour la tendre à son jeune seigneur.

— Ils l'ont coupé, dit-il. C'est vrai qu'ils l'ont coupé, ces maudits Normands...

Assis dans son lit, Riou passait son doigt sur le cuir à l'endroit où il avait cédé. Ceux qui avaient fait cela l'avaient bien fait. Ils l'avaient usé pour qu'il casse sous un effort violent. Les Normands avaient triché...

— C'est foi mentie ! fit le valet d'armes.

— Oui-da ! C'est bien foi mentie, comme tu dis, et mauvais tour de Normand. Mais toi, poursuivit sévèrement le jeune homme, pourquoi n'es-tu pas resté à garder Martroi et les harnais, quand il le fallait ? Quand as-tu quitté l'écurie ? Avec qui as-tu parlé, des Normands ? Combien de temps es-tu resté à ne pas faire bonne garde ! Réponds, drôle !

Collin le Du baissa le nez.

— J'ai joué aux dés avec les valets normands, reconnut-il.

— Sot ! lança Riou de la Villerouhault. Ne t'avait-on pas dit de tous les côtés de te méfier d'eux ?

— Ponant du Trouère et Grand-Jehan, les valets de Messire de Lorgeril, sont venus me chercher avec un Normand qu'ils connaissaient de longtemps, Gisquier qu'il se nomme, et on a joué aux dés un peu pendant la nuit...

— Un peu ? demanda le jeune seigneur. Tu veux dire trois ou quatre heures ?

— Comme ça, dit Collin le Du.

— Et tu as gagné, bien sûr ?

Collin fit la moue, comprenant qu'il avait été berné par les Normands. Pendant qu'il jouait avec celui-là, d'autres étaient allés à l'écurie où étaient Martroi et ses harnais et ils avaient abîmé la sous-ventrière pour que celui qui monterait le lendemain matin chute au premier coup de lance.

— Trois pistoles, avoua-t-il.

— Voilà trois pistoles qui coûtent cher au Duché de Bretagne, observa Riou.

Il se tut quelques instants et reprit :

— Combien de coups de bâton mérites-tu ?

— Ce que vous voudrez, messire, murmura le valet.

— Va-t'en au diable ! Vois dans quel état tu nous as mis, Martroi et moi, par ta tête sans cervelle !

Collin le Du rassembla les harnais, accablé par la disgrâce qui le frappait et marcha vers la porte. La voix du jeune seigneur l'arrêta au moment où Couette soulevait le grand loquet de fer pour l'aider à sortir.

— Avant d'y aller, passe au bourg chez Béhoude le sellier et fais-lui refaire une sous-ventrière... Et rapporte-nous celle qui a été coupée, sans rien dire à personne !

Collin sortit les harnais dont les boucles tintaient contre le mur de pierre de l'escalier par lequel il s'éloignait, le jeune seigneur ordonna :

— Couette ! Remets le verrou et viens te recoucher.

— Messire ! protesta la jeune fille. Il sera bientôt six heures et j'irai à l'étable, aider à traire...

Riou secoua la tête.

— Non pas, dit-il. Reviens vers moi.

Elle vint se rasseoir sur le lit où il l'enlaça.

— Ne sois pas sotte. Tu n'as pas dormi de cette nuit. Jusqu'à neuf heures, quand Mohandiau le tabellion va venir, tu vas pouvoir te reposer.

— Me reposer, vraiment, Messire ? ironisa-t-elle. Comme vous prenez souci de la santé de votre servante !

Elle faisait mine de ne pas le laisser lui ôter sa coiffe bordée de dentelle, mais elle dégrafait déjà les lacets de derrière sa robe.

— Tire le rideau pour faire le noir, poursuivit-il.

Elle n'avait plus que son jupon, les seins nus, et il la contempla tandis qu'elle allait vers la fenêtre d'où venait le jour encore tout neuf, et jusqu'à ce qu'elle eût ramené le lourd rideau. Il sentait tout à coup combien elle comptait pour lui maintenant que tout était changé, que son père était mort, que sa mère avait quitté la maison pour faire retraite chez les Dames Benoîtines de Pontivy. C'était lui le seigneur maintenant, et il lui semblait que le bien le plus précieux de son royaume était cette petite paysanne qui savait à peine lire et écrire maladroitement.

Elle fut contre lui de nouveau et fit glisser ce qu'il lui restait de vêtement.

— Ma pauvre Couette, que ferais-je sans toi..., murmura-t-il tendrement en la prenant dans ses bras.

— Vous feriez la même chose avec une autre, Messire, ou même pis, rit-elle.

Comme Couette gardait toujours bien sa tête à elle, même quand elle dormait auprès de son Maître, elle s'éveilla sans faute une demi-heure avant neuf heures et se leva en hâte pour l'aider à revêtir son habit de velours.

Elle lui enleva l'emplâtre d'herbes qui déformait son épaule, pour qu'il puisse s'habiller comme il faut, et elle remit seulement de l'onguent. La blessure désenflait et la fièvre était tout à fait tombée. Il s'installa dans le fauteuil à haut dossier droit, et ils entendirent le bruit des roues de la charrette du notaire sur les pavés de grès de la cour.

— Messire ! s'exclama Couette qui, en curieuse, avant de disparaître dans la lingerie qui ouvrait par une autre porte au fond de la chambre, guettait le notaire à la fenêtre. Voyez quelle belle voiture a notre Mohandiau aujourd'hui !

Riou se leva tandis qu'elle s'éloignait et alla jusqu'à la fenêtre à son tour. Mohandiau descendait d'une voiture neuve en effet, attelée à

deux chevaux, vêtu d'une robe et d'un bonnet qui lui donnaient l'allure de ces riches marchands bourguignons qui venaient aux marchés de Rennes et de Fougères les jours de grande foire.

Mohandiau s'enrichissait de plus en plus depuis qu'il était devenu le notaire du comte.

Le chevalier vit le bonhomme traverser la cour, puis entendit bientôt ses pas dans l'escalier de pierre qui menait à la chambre, conduit par un des petits garçons de la ferme qui gardaient les oies, nourrissaient les lapins, et siégeaient dans la cuisine le plus souvent possible dans l'espoir de grappiller un peu de nourriture des mains de Couette ou d'une autre servante.

L'enfant ouvrit la porte et le tabellion parut sur le seuil, son bonnet neuf à la main.

— Je vous rends hommage, Messire, dit-il en s'inclinant.

L'étiquette féodale voulait qu'il s'inclinât devant ce garçon de vingt-trois ans, seigneur d'une toute petite terre, dont il savait la pauvreté par les comptes enfermés dans la sacoche de cuir qu'il tenait à la main.

— Entrez et prenez place, Mohandiau, dit le jeune chevalier, s'adressant au bonhomme dans les termes qu'il avait entendus de la bouche de son père en des circonstances semblables.

Il désignait le second fauteuil à haut dossier, recouvert d'une tapisserie brodée par les mains de sa mère pendant les heures que le petit château passait à traverser l'hiver noyé dans la fine pluie bretonne.

— Et ne me saluez pas trop bas ! ajouta-t-il. Je n'ai pas à cela les titres qu'avait mon père...

— Que si, que si, Messire ! fit le bonhomme qui s'asseyait en manœuvrant les pans de sa robe. Le titre est bien là, et la fierté aussi ! Tout le monde parle de votre belle allure au tournoi hier... Sans la mauvaise chance d'un tirage au sort qui a aligné contre vous le plus lourd des Normands, vous auriez fait triompher les nôtres !

Riou fronça les sourcils.

— Ne parlez pas de cela, Maître Mohandiau ! C'est un cuisant souvenir, dans mon épaule et dans mon cœur !

— L'une et l'autre guériront, Messire. Un cœur de vingt-trois ans ne s'assombrit pas longtemps pour une joute perdue... Ma fille Méheude était dans la tribune du Seigneur comte, et elle m'a dit combien vous vous êtes montré habile, dans la première mêlée des vingt chevaliers, et comment vous guidiez votre cheval Marbois... C'est bien son nom, Marbois ?

— Martroi ! corrigea Riou.

— C'est ça ! Ma fille m'a bien dit Martroi, mais je n'ai pas ma tête ! Je ne suis plus tout jeune, Messire...

Il s'interrompit un instant pour sortir un mouchoir de sa robe.

— J'ai peiné à monter votre escalier, Messire, continua-t-il en s'épongeant le front, et il faudrait bien que je songe à régler mes propres affaires, outre celles des autres...

— Vous n'en êtes pas là, Maître Mohandiau ! protesta Riou aimablement.

— Allons ! dit le bonhomme en remettant son mouchoir en place et en ouvrant sa sacoche. Parlons de vos comptes, puisque je suis venu pour cela !

— Sont-ils si mauvais ? demanda le jeune homme, qui savait que son père avait laissé en mourant des dettes et une situation difficile.

Le notaire eut une moue.

— Mon Dieu, ils ne sont pas trop bons, ainsi que je vous en avais averti sitôt après la mort du défunt chevalier. Nous nous sommes efforcés qu'ils n'empirent point, afin de gagner du temps...

— De gagner du temps ? s'inquiéta Riou.

— Je vais vous laisser tous les comptes, résumés sur cet état, dit le tabellion en sortant de la sacoche un parchemin couvert de chiffres impeccablement calligraphiés par l'un des cinq ou six comptables qui travaillaient dans l'étude Mohandiau, au bourg de Pontivy. Vous y réfléchirez et me direz bientôt ce que vous décidez, Messire...

— Qu'aurais-je à décider, selon vous ? interrogea le jeune homme qui sentait confusément que la visite du notaire amenait avec elle un événement d'importance.

— Mon jeune Sire, le chevalier votre père, comme vous le savez, tenait ce château de votre aïeul Odon, qui l'avait fait construire avec l'or gagné en suivant Guillaume à la conquête de l'Angleterre. Mais votre aïeul avait peut-être bâti un peu trop, et il a eu ensuite plusieurs années de mauvaises récoltes. Aussi devait-il léguer une première dette assez lourde à votre père. Celui-ci, alors que vous aviez deux ans, a été requis d'entrer en guerre contre Eudes le Noir, dans la suite du Duc Guy de Bruc, et il a levé pour cela une vingtaine d'hommes d'armes. La maladie et la mort du Duc, laissant sa veuve et son fils en bas âge dans la ruine, ont fait que la maison de Bruc n'a jamais réglé à votre père les vingt besants d'or qu'avaient coûtés les frais de sa troupe, contrairement à ce qu'avait promis le Duc Guy de son vivant. Votre père eût pu poursuivre en justice, mais il s'y était toujours

refusé pour ne pas être de ceux qui causèrent tant de soucis à cette veuve. Il a donc emprunté pour payer et c'est ce qui fait aujourd'hui l'état que vous avez en main. Bien malheureusement, cette dette dont vous avez hérité égale à peu de deniers près la valeur des terres de la Villerouhault...

Le notaire avait dit cela calmement, en homme habitué à ne voir dans les chiffres que des figures anonymes mesurant des choses lointaines, dépourvues de consistance réelle, mais le jeune chevalier reçut cette phrase en plein cœur, comme il avait reçu hier le coup de lance de Foulque de Macé dans les clameurs du tournoi.

— Voulez-vous dire, Maître Mohandiau, qu'il me faudrait vendre la Villerouhault pour rembourser la dette ? Est-ce bien ce que vous entendiez quand vous m'annonciez tout à l'heure que j'aurais à décider ?

Le tabellion agita ses deux mains dans un geste d'apaisement.

— N'allons pas si vite, Messire ! N'ai-je pas dit que nous avons gagné du temps, souvenez-vous ?

— En effet, accorda le chevalier. Mais qu'est-ce à entendre ?

— C'est à entendre que j'ai pris à mon propre compte les billets qui permettaient de repousser à une année le remboursement de tout ce qui était impayé. Vous n'avez donc pas à vous en soucier avant sept mois depuis la date d'aujourd'hui...

— Sinon la dette aurait été exigible du vivant de mon père et peu de temps avant sa mort ? observa le jeune chevalier.

— Exactement.

— C'est donc un service que vous avez rendu à mon père, et à moi-même ?

Le jeune chevalier resta un moment songeur. Son père l'avait élevé dans l'exercice des arts de la chevalerie et de la guerre, sans lésiner, et sans jamais lui faire part de ses soucis d'argent.

— Est-ce à penser que le poids de cette dette arrivée à son échéance a pu aussi aggraver l'état de mon père ?

— Cela peut être, mon jeune Sire, dit le notaire.

— Pourquoi avoir fait cela, Maître Mohandiau ? Acheter de vos deniers une année de tranquillité pour mon père et moi-même ?

Le bonhomme abaissa ses paupières pour une mine modeste.

— Je dois beaucoup de la notoriété que j'ai acquise dans notre région à la confiance de votre père et de ce qu'il a toujours dit du bien de moi aux autres chevaliers. Si Messire votre père avait fait une grande fortune contre les Normands d'Eudes le Noir, j'en aurais sans

doute bénéficié... Cela n'a pas été, mais il était juste tout de même que je le soutienne dans vos difficultés...

L'univers simple et un peu naïf où Riou avait toujours vécu avait soudain changé d'aspect. Hier, il avait mordu la poussière de la lice parce qu'un chevalier sans foi avait fait trancher par ses valets la sous-ventrière de Martroi. Aujourd'hui, la Villerouhault, la maison où il était né, et où son père était né lui-même, avant d'y mourir, ne lui appartenait plus...

Le jeune homme entendit sa propre voix, irréelle, qui demandait :

— Pensez-vous que je pourrais garder la maison, après avoir vendu les terres, Mohandiau ?

Le notaire protesta.

— Messire, nous n'en sommes pas là !

Il s'agita néanmoins sur sa chaise, comme s'il était gêné d'aller plus loin, avant de reprendre :

— Un jeune chevalier comme vous a en réserve une arme contre la mauvaise fortune ! Votre nom est sans tache, et parmi les dames qui vous admirent au tournoi il y a des jeunes filles à marier... Vous ne pensez pas à rester garçon, Messire, que je sache ?

Le jeune homme rit.

— Non pas, non pas, Mohandiau ! Mais je n'avais pas encore songé à cela...

La mort de son père était toute proche, et son mariage, en tout cas, ne pourrait se faire que selon les désirs de sa mère. Riou voyait maintenant les choses comme elles se présentaient. Il irait voir sa mère au couvent des Dames Benoîtines et il lui demanderait de s'enquérir d'une jeune fille capable d'apporter en dot assez d'or pour éviter la vente de la Villerouhault.

— Eh bien, il faut commencer à y penser ! lança le notaire d'un ton bonhomme.

C'était une conclusion toute trouvée à l'entretien et Riou pensa que Mohandiau allait se lever pour prendre congé. Le jeune chevalier avait hâte de se retrouver seul pour réfléchir au triste tableau que le tabellion venait de brosser devant lui, mais celui-ci ne paraissait pas songer à faire effort de ses courtes jambes pour quitter sa chaise. Le gros homme poursuivait au contraire, avec un sourire entendu :

— Je puis vous dire, Messire, qu'il y a déjà des personnes qui y pensent, avec beaucoup de sérieux !

— Vraiment ? fit Riou, surpris.

— Je vous disais tout à l'heure que ma fille vous avait beaucoup

admiré sous votre armure de tournoi. La confidence qu'elle m'en a faite n'est pas nouvelle... Elle vous a vu deux années plus tôt en compagnie de Messire votre père quand vous nous avez fait l'honneur de venir ensemble à mon office et elle m'avait après votre visite fait de grands compliments de vous...

Le notaire s'interrompit un instant, attendant une phrase de son interlocuteur qui eût pu indiquer quels étaient ses sentiments, maintenant que lui-même avait dévoilé ses propres intentions. Mais le jeune homme, tout à son étonnement, ne disait mot.

Envahi par la gêne, le notaire rougit, conscient tout à coup de l'énormité de ce qu'il proposait au chevalier : une mésalliance, contre un certain nombre de marcs d'or, dont il avait déjà versé une partie pour mettre le fils de Raoul de la Villerouhault devant le fait accompli.

Puis il pensa au front têtu de Méheude, qui lui faisait la guerre depuis plusieurs mois pour qu'il aille à la Villerouhault faire sa demande, et qui l'attendait dans la maison du bourg. Elle devait être à guetter, derrière le rideau de la fenêtre du premier étage où était sa chambre, le bruit des roues qui annoncerait le retour de la charrette de son père. Il ne pouvait plus reculer.

— Ma fille unique Méheude héritera tous mes biens et elle apporte en dot vingt marcs d'or, lança-t-il, qui peuvent payer quatre fois la dette de Messire votre père. En outre, les terres du Bourg-Bléhault, qui sont voisines des vôtres, vont être vendues par Dame Jeanne Fergent, qui épouse un seigneur poitevin, et ne veut plus garder de biens en Bretagne. Elle m'a chargé de trouver un acquéreur. Il s'agit de soixante arpents, poursuivit le notaire, se réfugiant dans les détails et les termes de sa profession pour chercher un peu d'aise dans le passage scabreux où il s'était aventuré. C'est dire presque autant que les terres à blé noir et à avoine de la Villerouhault. L'acquéreur sera vous, Messire, par un emprunt que nous ferons, et que je prendrai sous mon bonnet, si je puis parler ainsi que nous le faisons nous autres tabellions...

Conscient de la maladresse avec laquelle il rappelait par ce dernier mot au jeune seigneur assis devant lui dans son habit de velours qu'il n'était pas de son monde, et qu'il achetait pour sa fille la noblesse d'un chevalier sans le sou, le notaire rouvrit sa sacoche pour y chercher son flacon de sels.

Les larmes lui vinrent aux yeux tandis qu'il dévissait maladroitement le bouchon d'argent du flacon de cristal, avant de le porter à ses narines.

— Veuillez me pardonner, Messire, mais je ne me sens pas bien et la chaleur de ces jours m'a beaucoup fatigué...

Riou prit le parti de rire.

— Allons, Mohandiau, dit-il en essayant de trouver les mots qu'aurait eus son père dans une pareille occasion, vous traitez là une affaire bien difficile !

— Eh oui ! mon jeune Messire, lança le bonhomme dans un visage congestionné en refermant son flacon. Mais si nous la menons à son terme, vous aurez une épouse bien dévouée, et une maison bien solide. Messire votre père...

Riou interrompit d'un geste de la main.

— Ne le faisons pas parler, Mohandiau ! Là où il est, il nous entend, mais ne peut nous répondre... C'est à ma mère de dire ce qu'elle pense de votre offre.

— Vous ne la refusez pas, en ce qui vous concerne, Messire ? Puis-je le dire à Méheude ? Savez-vous qu'elle m'attend avec impatience ?

— Dites-lui que je suis touché au plus profond de mon sentiment par les pensées qu'elle a pour moi et qui me réconfortent dans l'inquiétude où je suis pour l'héritage que mon père me demande de maintenir...

Le jeune chevalier était à sa fenêtre pour voir le tabellion remonter dans sa coûteuse voiture, quand la porte de la lingerie, qui donnait derrière le lit à baldaquin, s'ouvrit pour laisser entrer Couette portant une pile de draps fraîchement repassés. Riou se retourna.

— Tu étais demeurée à côté, curieuse ?

— Je repassais vos draps, Messire. Vous les froissez volontiers, il faut bien quelqu'un pour le faire, dit-elle moqueusement.

— Tu m'aides bien à les froisser toi-même, que je sache !

— Moi ? Je ne fais que ce que vous me dites... Il ne tient qu'à vous qu'ils restent plats. Je ne suis que la servante, ici !

— Oui-da ! Mais tu écoutes aux portes... Tu as entendu ce qu'a dit Mohandiau, bien sûr ?

Elle rangeait les draps dans le coffre de chêne qui était, avec les deux chaises et le grand lit, les seuls meubles de la chambre et elle répliqua sans gêne :

— J'entends sans écouter, et je n'ai rien appris que je ne savais déjà.

— Comment ? Qu'est-ce que tu me chantes là ?

Elle se retourna vers lui après avoir refermé l'armoire.

— Croyez-vous que les valets et les filles ne parlent pas, d'une maison à une autre, Messire ? Quand vous êtes au tournoi, à donner des coups d'épée aux autres seigneurs, nous autres les petits, nous nous inquiétons de notre sort... Avec tout le respect que j'ai pour vous, tous savent que Messire Raoul votre père devait plus d'argent qu'il n'en pouvait rendre. Et les filles de cuisine qui font le marché au bourg quand je vais y vendre vos œufs de cane, est-ce qu'elles ne prennent pas de plaisir à me raconter à moi que Méheude Mohandiau parle un peu trop souvent de vous ? Quand on a un bon maître, on craint de le perdre, n'est-ce pas ?

Riou avait repris place sur sa chaise.

— Tu crains de me perdre, ma Couette, murmura-t-il.

Il releva les yeux vers elle et vit qu'elle était un peu pâle.

— Je sais que j'aurais à vous perdre un jour ou l'autre, fit-elle, et je ne ferai point d'embarras pour cela, comme je l'ai promis à Messire Raoul...

Elle revit en disant cela le jour où Messire Raoul l'avait trouvée revenant du lavoir avec son panier de linge, un beau jour de soleil. Elle avait dix-sept ans depuis un mois et le père de son amant lui avait dit qu'elle était assez grande, maintenant, pour comprendre qu'elle devrait s'attendre à perdre Riou un jour, et qu'il serait peut-être mieux qu'elle se marie avec un bon garçon d'un château voisin, avec une dot de six pièces d'or et un trousseau de lin et de laine. Elle avait répondu non en rougissant, et qu'elle quitterait Riou quand le moment serait venu pour la convenance du jeune homme, sans pleurer ni geindre.

— Tu es une bonne fille, Couette, avait soupiré Messire Raoul. Dieu veuille que Riou ne te regrette pas quand il prendra femme...

Ce moment était venu.

— Mais je vais vous en faire de l'embarras, et je ne serai pas la seule, reprit-elle vertement, si vous prenez la fille de Mohandiau. Qui ne rira pas de vous, à Pontivy, à Langogne et ailleurs ? On dira que vous avez déchu pour épouser un sac d'or monté sur deux jambes, et nous perdrons tous l'honneur, moi y compris...

Riou fronçait les sourcils. Plus d'un seigneur breton s'était mésallié pour soutenir son château et payer ses valets d'armes, et beaucoup vivaient en concubinage avec des filles du peuple, imposant leurs bâtards à l'Evêque sous menace de mettre à sac sa ville et ses terres s'il

ne les légitimait pas, quand ils étaient barons et pourvus d'un ost nombreux [1].

— Et Dame votre mère ? poursuivit Couette. Vous allez vous rendre au couvent de Mur, lui dire que vous voulez la fille Mohandiau comme future mère de vos fils ? Et pour qu'ils soient plus tard armés chevaliers devant la boutique du tabellion, peut-être, par le Sire Comte de Québriac avec une grande plume d'oie en guise d'épée ?

La jeune servante-maîtresse secoua la tête.

— Non pas ! renchérit-elle. Ce n'est pas bonne conduite pour le souvenir de Messire Raoul. Est-ce qu'il a pris une fille comme ça, en place de Dame votre mère, pour épouse, en comptant sa dot plutôt que ce qu'il y avait de peint sur l'écu de Messire du Plessis, son père ?

Riou ne disait mot. Couette avait raison.

— Et Damoiselle Méheude, vous la connaissez de caractère, elle ? C'est une grande entêtée, qui veut tout régenter, se sentira forte de ses deniers et des parchemins de son père et qui nous fera tous la guerre, vous le premier quand vous lui ferez porter des cornes !

— Comment sais-tu que je lui ferai porter des cornes ? fit Riou qui commençait à rire de l'éloquence de sa compagne.

Elle s'esclaffa.

— Vous, Messire ? Ne m'en faites vous pas de droite et de gauche une belle moisson, quand vous partez en tournoi où à l'exercice chez le Sire Comte, tant bien pourtant que vous me répétez dans cette chambre, quand la chandelle est soufflée, que vous m'aimez d'amour, moi qui suis dans votre lit depuis bientôt huit ans, sans qu'il y ait d'obligation ni de contrat, ni pour l'un ni l'autre, que celui de notre bon vouloir à tous les deux... Elle sera plus encornée qu'un bœuf du Mardi Gras et on entendra ses cris au bout de l'allée des grands hêtres qui mène au château...

— Eh bien, Couette ! s'exclama-t-il. Je ne te connaissais pas si savante de tout ça...

— Oh, moi, Messire, ce que j'en dis, c'est pour vous ! De toute façon, je ne le verrai pas, mariée que je serais avec un garçon de ferme à qui je ferai des enfants et des fromages, puisque c'est mon sort, que j'ai toujours connu à venir...

— Bon Dieu ! dit soudain le jeune homme en se levant de sa chaise. Tais-toi, s'il te plaît...

La pensée qu'elle serait à un autre bientôt venait de l'envahir pour

1. Un ost : une armée.

la première fois et elle lui perçait le cœur d'une douleur qu'il n'avait jamais connue.

Il la serrait contre lui et lui mit sa main sur la bouche pour la faire taire.

— C'est la vérité mauvaise à dire, Messire, chuchota-t-elle de ses lèvres chaudes contre les doigts de son amant.

Les larmes jaillirent des yeux de la jeune fille, en fontaine.

— Couette ! supplia le chevalier en posant sa joue contre celle où coulaient les pleurs. Non, pas cela ! Tu avais promis que tu ne pleurerais pas de peine si nous devions nous quitter...

— Ce n'est pas de peine, Messire, murmura-t-elle en s'abandonnant contre lui. C'est du bonheur d'amour d'être encore dans vos bras, après tant d'années.

Marchant dans la grande allée de hêtres qui avaient été plantés sur l'ordre de son arrière-grand-père Odon l'année où avait commencé la construction de la Villerouhault, Riou voyait maintenant d'un regard nouveau le paysage où il avait grandi. Sous l'apparence paisible et rassurante qu'il lui avait toujours connue, le petit château, entouré de tous ces manants qui le révéraient, de leurs filles toujours prêtes à sourire au Maître, des garçons anxieux d'être choisis pour porter un jour la cotte de mailles des valets d'armes, n'était pourtant qu'une forteresse minée.

Son arc à la main et son carquois à l'épaule, le jeune homme quitta l'allée pour gagner la chaussée de l'étang que son père avait fait aménager en barrant la rivière lorsque le petit Riou avait huit ans. Le soleil était haut dans le ciel, pesant de toute la chaleur de midi sur l'eau immobile constellée de nénuphars. Riou se souvint de son émerveillement la première année où l'étang avait été curé, lorsque les paysans descendus les pieds nus dans la vase du fond remplissaient de grands paniers d'anguilles et de brochets qui se débattaient en jetant les lueurs blanches de leurs ventres serpentins. Longeant la levée de terre, il parvint sans bruit jusqu'à la chaussée qui bordait l'étang à son plus profond. Les carpes étaient là, cherchant paresseusement la lumière au sommet de l'eau tiède, leur nageoire dorsale tranchant la surface comme elles faisaient toujours en été, fixant dans le vague le regard de leur œil placide.

La flèche de Riou siffla jusqu'à frapper l'eau. La plus grosse des carpes, transpercée, se tordait lentement, essayant d'entraîner le

bois qui la paralysait. Les autres avaient plongé pour fuir. Elles reparaîtraient un peu plus loin, offrant de nouveau des proies faciles au chasseur.

Le jeune homme se pencha pour saisir l'empennage de sa flèche. Quand il se releva avec sa prise, un cavalier apparut sous les hêtres de l'allée suivi d'un autre homme à cheval qui avait les allures d'un valet, avec les sacs de bagage aux fontes de sa selle, et son cheval trapu.

Le premier cavalier venait d'apercevoir Riou se redressant sur la chaussée de l'étang, car il levait la main dans sa direction en signe de salut. Le jeune seigneur de la Villerouhault reconnut, à sa taille légèrement voûtée et à sa moustache blanche, le chevalier de Tresbrivien, compagnon de son père et comme lui vassal du Comte Hamelin de Québriac.

Riou longea la berge à la rencontre du visiteur.

— Eh bien, Riou ! lança le vieil hobereau. Tu te prépares à faire maigre demain, à ce que je vois !

— Je vous salue de tout mon respect, Messire Henri, dit Riou. Les servantes qui gouvernent cette maison m'ont requis en effet d'approvisionner la cuisine. Mais vous allez loger céans, puisque je vois que vous êtes en voyage ! Permettez que je prenne d'autres carpes.

— Je t'accompagne, mon garçon. Je suis venu te parler d'une affaire importante, pour laquelle il serait bon que tu te rendes le plus tôt possible chez le Comte. Tiens mon cheval, que je mette pied à terre pour marcher avec toi. Je suis en selle depuis avant l'aube, dit le chevalier aux cheveux blancs qui avait dépassé la soixantaine, et cela réveille le souvenir de ma blessure du dos.

Henri de Tesbrivien avait reçu un coup de lance dans les reins alors qu'il frappait de sa grande épée à deux mains les piétons normands qui avaient désarçonné son compagnon de la Villerouhault et s'efforçaient de trouver le défaut de son armure pour l'égorger.

— Celle du jour où vous avez sauvé mon père ? dit Riou qui avait entendu dix fois le récit de cette bataille où plusieurs centaines de chevaliers bretons étaient tombés sous les coups des Normands pour leur barrer la route de Rennes.

— Elle me fait toujours mal, mais je ne la regrette pas, fit le vieux chevalier qui se tenait les reins en accompagnant Riou. Si ton père était resté à terre ce jour-là, tu ne serais pas venu au monde, et la Bretagne aurait eu un bon garçon de moins...

Il avait pris Riou par le bras et lui souriait affectueusement.

— Si, si ! dit-il. Ton père est mort heureux d'avoir un fils comme toi. Il me l'a dit avant de partir...

Janou, le valet d'armes de Sire Henri, avait pris le cheval de son maître par la bride. Il s'éloigna vers le château avec les deux montures, tandis que Riou et son visiteur poursuivaient leur conversation en longeant le bord de l'étang.

— Pourquoi irais-je me montrer à Québriac chez le Comte, sire Henri ? demanda le jeune homme. Le moment n'est pas bien choisi... Savez-vous que j'ai fait perdre le tournoi, hier, à Vannes, en tombant contre un Normand du nom de Foulque de Macé en douzième et dernière joute ?

Le seigneur de Tresbrivien haussa les épaules.

— Qu'est-ce qu'un tournoi ? Le comte sait que ton père était de ceux qui ont chassé les Normands une fois pour toutes. Ils peuvent bien revenir rompre des lances contre nous pour amuser les dames, et même te faire mordre la poussière ! Ils ont perdu le vrai tournoi, celui où les lances ne sont pas épointées et où les dames restent à la maison...

— Je suis tombé parce que la sous-ventrière de mon cheval avait été coupée à l'écurie pendant la nuit de veille, dit Riou avec amertume. Je vous la montrerai... Les Normands ont attiré Collin le Du au jeu de dés et de cartes pour pouvoir faire leur tricherie.

— Tiens donc ! s'exclama le vieux chevalier. Cela peut demander réparation, et jugement d'honneur ! Voilà l'occasion d'aller voir le comte, pour lui en faire la confidence.

Riou fit une moue.

— Me croira-t-il ? J'aurais l'air de chercher une excuse à ma chute.

— Il n'y a point d'excuse à chercher et il s'agit de bien autre chose... Sais-tu que la Duchesse de Bruc, qui était de mon âge, vient de mourir en laissant tout ce qu'elle avait au Seigneur Comte, son demi-frère ?

— Elle n'avait rien que des dettes, à ce que mon père m'a toujours affirmé. C'est pourquoi il ne lui a jamais voulu réclamer les huit marcs d'or qu'il avait engagés dans la campagne contre Eudes le Noir, pour lesquels nous sommes toujours durement endettés nous-mêmes. Mohandiau, qui sort d'ici, m'en a encore parlé ce matin...

— Mohandiau ? fit le vieux hobereau. C'est un coquin. Il s'est enrichi de mensonges et de tours.

— Ne dites point cela, Sire Henri. Il a avancé de l'argent sur ses deniers pour faire attendre nos dettes au moment de la maladie de mon père...

Le chevalier de Tresbrivien hocha la tête.

— Que va-t-il te demander en échange ? Il ne fait rien pour rien.

Riou hésita. Mesurant qu'il n'osait pas avouer au chevalier le projet de mésalliance que lui avait offert le notaire, il préféra mentir.

— Mais... je ne sais, Sire Henri. Il me dit le faire en reconnaissance des bons sentiments de mon père à son égard...

— T'a-t-il dit que la Duchesse de Bruc avait enfin gagné le procès que son mari avait depuis vingt ans à Rome contre les Mori de Trévise, et qu'elle a appris peu de jours avant sa mort qu'elle recevrait plus de mille besants d'or, qui iront maintenant au Seigneur Comte, notre suzerain, à ton père et à moi ?

— Il ne m'a point parlé de cela, avoua le jeune homme.

— Je n'en suis pas surpris, vois-tu, dit Tresbrivien avec ironie. Il a oublié de t'apprendre que le Seigneur Comte devrait te rendre maintenant ce que ton père avait avancé pour entrer en guerre contre Eudes et ses Normands ! Ce n'est rien d'autre que la volonté formelle de la veuve du Duc, sa sœur, qui s'en est exprimée avant de mourir...

— L'a-t-elle fait dans son testament ? demanda Riou tandis que l'espoir revenait dans son cœur.

Avec cet or miraculeusement venu d'Italie, il paierait Mohandiau et les autres créanciers et il garderait Couette. Oui, c'est cela ! Il ne se séparerait pas de Couette, pour épouser Méheude ou une autre. Car cette journée était aussi celle où il avait senti combien il tenait à la jeune fille. Elle n'irait pas à un autre. Couette était son bien, à lui, comme le château, comme les terres, et il ne la rendrait jamais...

— Malheureusement non, dit la voix du chevalier de Tresbrivien. Elle n'a pas laissé de volontés écrites. Mais je sais qu'elle l'a déclaré devant son intendant Matthieu Bottereau, le chargeant d'en porter le message au Comte son frère pour qu'il exécute sa volonté de te rendre ce qui était dû à ton père dès que l'or arrivera d'Italie.

Ils entrèrent ainsi dans la cour du petit château, où dormaient les oies en troupeau, engourdies par la chaleur, sous le regard des chiens qui avaient cherché la courte ombre des murs pour s'y allonger.

— Allez vous rafraîchir à la cuisine, Sire Henri, dit Riou. Je vais réveiller Collin le Du, qu'il aille chercher Vaillant au pré. Je partirai pour Québriac dès que le soleil aura baissé...

2.

Les mauvais comptes du sire de Québriac

Riou et son Vaillant étaient encore à une demi-lieue du château de Québriac quand ils aperçurent les lueurs qui en illuminaient les murailles à travers les branches du chemin creux.

Vaillant dressait les oreilles, entendant ou sentant des présences humaines avant son cavalier. Le chemin creux cessa bientôt de l'être et Riou découvrit, piqueté çà et là de lumières de lanternes, le nocturne paysage des marais qui entouraient la place forte du Comte, que les Anglais autrefois avaient assiégée à plusieurs reprises sans rien pouvoir contre elle.

Atténués par la moiteur de la nuit d'été, des rires et des chansons parvinrent aux oreilles du jeune chevalier, accompagnant le bruit de l'eau qu'on frappait avec des verges d'ajonc. Les nombreux bancs de grenouilles qui vivaient dans le vaste marécage s'appelaient et se répondaient aux quatre coins de l'horizon, ajoutant leurs basses coassantes à ce concert rustique.

Riou sourit. C'était la coutume, qui voulait que paysans, vilains et serfs allassent battre l'eau des étangs et des mares autour du château de leur seigneur quand sa femme était en couches. Le jeune homme parvint bientôt à l'endroit où opérait un premier parti de batteurs et de chanteurs, éclairés par leurs lampes à résine.

Les manants qui étaient les jambes dans l'eau, leurs chausses retroussées, marquèrent un temps d'arrêt pour identifier ce cavalier longeant le marécage. L'un d'eux, ayant reconnu un chevalier à son allure et à son épée, s'écria comiquement, avec la familiarité des paysans bretons, qui n'étaient pas comme en France ou en pays normand asservis corps et biens à leurs maîtres :

— Bienvenue à Québriac, Messire ! Priez avec nous pour que ce soit une fille ! Le Seigneur Comte nous a promis de faire couler une

fontaine de vin dans la cour du château si le Ciel lui accorde une damoiselle cette fois-ci...

Un très vieil homme sous son chapeau rond cherchait à voir le visage du chevalier dans les lueurs des lanternes.

— N'êtes-vous point le fils du défunt chevalier de la Villerouhault, avec tout mon respect, mon jeune Sire ?

— Si fait, mon bon homme, dit Riou.

— Alors vous êtes vassal du seigneur Comte, et devez battre avec nous, selon la coutume !

Ceux qui étaient autour approuvèrent bruyamment avec des rires et Riou descendit de cheval.

— Ma foi, je ferai mon devoir comme vous, déclara le chevalier à qui l'un tendait des verges d'ajonc, tandis qu'un autre prenait la bride de Vaillant.

Il ôta ses bottes pointues et descendit dans l'eau avec eux pour frapper. Un des bonshommes avait pris sa cornemuse posée à terre sur la chaussée. Il se mit à sonner un air que tous reprirent au refrain dans leur langue bretonne.

— Vous êtes quitte, Messire ! dit le doyen des batteurs après quelques minutes. Sauf que vous nous devez une petite dîme pour que nous achetions tantôt un peu de cidre à boire à votre santé...

Sous de nouveaux rires, Riou sortit de sa bourse un des trois écus qu'il avait emportés en quittant la Villerouhault, et qui étaient tout le numéraire présent à la maison. Puis il se remit en selle au milieu des remerciements et des souhaits de tous ces pauvres gens, et continua son chemin vers les murailles illuminées du château.

Lorsqu'il atteignit le long pont de bois qui traversait le marais à son plus profond et menait à la poterne du château, ce pont de bois auquel on mettait le feu à chaque siège des Anglais ou des Normands afin d'isoler la forteresse, les musiques des luths et des vielles lui parvinrent à travers les fenêtres ouvertes sur la nuit, mêlées aux cris et aux rires des invités du comte. Chaque accouchement de son épouse était pour le comte Hamelin de Québriac, friand de festins, de bals et de beuveries, l'occasion d'une fête.

Riou passa la poterne, gardée par deux archers avec qui il s'entraînait au tir d'habitude, et qui connaissaient l'adresse du fils de Raoul de la Villerouhault.

On disait du jeune chevalier dans l'ost du Comte qu'il lui manquait vingt livres pour se battre en armure, mais qu'il était dangereux une dague à la main, ou quand il se servait d'une arbalète.

Il laissa dans la cour Vaillant aux mains des valets d'écurie et gravit l'étroit escalier de pierre qui menait au second étage, où se tenait le banquet dont la rumeur étouffait les cris de douleur de la comtesse en mal d'enfant.

Sur les dalles jonchées de feuillage frais pris à des hêtres rouges et à des ormes vert tendre, écuyers, sergents d'armes et simples chevaliers occupaient de longues tables disposées perpendiculairement à celle, juchée sur une estrade, où siégeait le comte avec ses invités de marque. Les jeunes filles qui servaient en grand nombre allaient et venaient au milieu du brouhaha, portant les aiguières de vin et les cruches de bière et de cidre, ainsi que les plats que les cuisiniers et les cuisinières chargeaient de volailles et de quartiers d'agneau rôtis.

La haute taille du comte, une pièce de viande à la main, découpant lui-même pour ses voisins, selon l'usage, dominait toute la salle sous les voûtes de laquelle virevoltaient les chauves-souris poursuivant les moustiques du marais que la lumière avait attirés.

— Voilà le héros du tournoi ! s'écria le comte à la vue du jeune chevalier qui s'avançait vers lui entre les tables. Hé, Riou ! Tu fais bien de venir boire avec nous pour t'enlever le goût de la poussière que tu as mangée hier matin !

Les rires éclatèrent de tous côtés pour saluer la plaisanterie du seigneur comte, dont le visage rouge, barbu et moustachu, luisait de tout ce qu'il avait bu et mangé depuis le début de la veillée.

— Sire comte, dit Riou penaud après avoir incliné la tête devant son suzerain, je venais pour une demande à vous faire avant votre départ en voyage, et je ne savais pas qu'il y avait naissance et fête céans...

— Qu'importe ! lança le comte. Tu es ressuscité grâce à Dieu et c'est l'essentiel. Si c'est une fille qui me vient ce soir et si tu as la patience d'attendre, je te la donnerai en mariage pour ses vingt et un ans !

Les rires déferlèrent de nouveau et l'un des trouvères assis sur les marches de l'estrade qui supportait la table d'honneur se leva pour improviser d'une voix exagérément fluette :

Messire Riou la nuit tombée
Sur son donjon s'en vient monter
Là-haut là-haut vers Québriac,
Soupire bien fort à sa fiancée...

Un des autres trouvères se leva brusquement à son tour au moment où son compagnon se rasseyait pour enchaîner d'une voix de basse qui était censée jouer celle de Riou vieillissant :

Ma barbe pousse, je n'y vois guère
J'irai bientôt périr à la guerre
Devant que d'avoir un beau-père
Qui me la baille à marier...

Les rires éclatèrent de tous côtés tandis que Roland la Muce, le maître d'armes du comte, se levait de sa table et reprenait, suivi par tous les écuyers :

J'irai bientôt périr à la guerre...

Le chant joyeux emplit la grande salle et le premier trouvère, debout de nouveau dès que le troisième vers eut été chanté par le chœur, lança de sa voix de fausset :

Sa fille de chambre monte à la tour
Sa robe de nuit est son atour...
Elle a tôt fait de l'enlever !

Les écuyers et les chevaliers répétèrent le couplet d'un seul chant puissant, en frappant la table du pommeau de leur dague, puis la voix fluette conclut :

Sire Riou je ne suis pas comtesse
Et ma dot tient dans mon panier...
Mais pour qu'on la prenne et la caresse
Point n'est besoin de longue attente
Point n'est besoin de vingt années !

Un tonnerre d'applaudissements et de bravos éclata tandis que le comte de Québriac riait aux larmes.

— A mes côtés, Riou ! s'écria-t-il. Viens t'asseoir à ma table, tu l'as bien mérité.

Le comte fouillait dans sa bourse en disant ces mots. Il en tira un écu d'argent qu'il lança aux ménestrels. Le chanteur à la voix fluette l'attrapa au vol et tous ses compagnons de chanson et de musique s'inclinèrent pour saluer la générosité du seigneur qui les avait engagés pour la soirée.

Alors que Riou montait sur l'estrade à l'invitation de son suzerain, une grosse nourrice parut à l'orée de l'escalier qui venait de l'étage

supérieur, où étaient les appartements du comte. Celui-ci leva un bras pour réclamer le silence et la nourrice s'écria :

— Sire comte, le travail a commencé et la chose est en bonne voie !

Des acclamations retentirent. Tous les convives se levèrent leur hanap à la main.

Le comte s'appuya sur la table pour se dresser à son tour.

— A la santé de la première demoiselle de Québriac ! cria-t-il de toute sa force, le visage congestionné, avant de vider son hanap.

Le baron de Rubren, cousin germain d'Hamelin de Québriac, avait fait place à Riou pour qu'il puisse s'asseoir à côté du Comte, et celui-ci se rassit lourdement sur sa chaise curule en posant son hanap vide avec des précautions lentes d'homme pris de boisson qui se sait assez de volonté pour garder sa contenance. Le comte était un colosse capable de rester à cheval et en armure aussi longtemps qu'à table sous la charge des viandes et du vin. Il fit un signe de la main à l'adresse d'une des jeunes filles aux cruches.

— Holà, Gwendhynne ! Tu nous laisses à sec, par saint Riok et saint Gonéri...

La jeune fille brune ainsi interpellée se dirigea vers la table d'honneur pour remplir les hanaps de son seigneur et de ses voisins et se trouva entre le comte et Riou.

Le châtelain de Québriac la prit par la taille.

— Verse d'abord à ce jeune homme, Gwendhynne, et prends soin de lui jusqu'à demain. S'il a trop bu, emmène-le aux étuves...

La jeune fille sourit sous sa coiffe en gardant les yeux sur le vin qu'elle versait.

— Prends bien garde à son épaule, qu'il a failli casser hier au service de la Bretagne !

Le vin coula dans les hanaps d'argent à la table du comte, et d'étain aux autres, et le seigneur de Québriac reprit à l'adresse du jeune chevalier :

— Eh bien, mon garçon, quelle est ta requête ? C'est un bon jour pour en présenter une, comme tu le vois autour de toi !

— Messire, commença Riou, elle est au sujet de la bien grande dette que mon père m'a léguée en me quittant cette année...

— Des dettes ! s'exclama le comte. C'est un signe de bonne santé... Regarde-moi, poursuivit-il plaisamment en posant sur sa poitrine sa forte main musclée par le mouvement de la masse d'armes qu'il maniait à la bataille et qui était réputée pour son poids exceptionnel. Et vois comment on peut vivre en devant de l'or et de l'argent à toute

la Bretagne, ajouta-t-il en désignant cette fois la fête bruyante, les tables pleines de nourriture, les musiciens et les jeunes filles souriantes.

Mais Riou, décidé à aller jusqu'au bout de sa démarche, poursuivit :

— J'ai ouï dire que Dame de Bruc votre sœur, de qui mon père espérait le remboursement des six marcs d'or qu'il avait engagés à la suite du défunt duc son mari votre beau-frère contre Eudes le Noir, que Dame votre sœur a enfin reçu de l'argent d'Italie et que vous pourriez dès lors nous libérer de nos ennuis...

Le comte se mit en arrière sur sa chaise et prit un air bonasse.

— Oui-da, mon garçon, fit-il, tu es bien renseigné. Il y a peut-être de l'or en marche de Rome vers la Bretagne, mais Dieu sait s'il y en aura assez pour combler le trou que j'ai fait en creusant plus profond encore que mon père Sire Gilles avait fait avant moi...

Le comte eut un grand rire en atteignant une galette de froment dans le plat d'argent disposé devant lui. En y faisant couler du miel du pot de grès placé à côté, il reprit sans regarder Riou :

— Qui t'a appris cela, mon garçon ? Mohandiau ?

— Non pas, Messire. Je le tiens de ce qu'aurait dit l'intendant de Dame de Bruc votre sœur, qui...

— Ha ! fit le duc en amenant à sa bouche la galette qu'il venait de rouler entre ses doigts.

Il y eut un silence pendant qu'il mâchait et Riou s'enhardit :

— Matthieu Bottereau n'a-t-il pas reçu de Dame votre sœur ses volontés devant que de rendre son âme à Notre Seigneur Dieu ?

Le comte mastiqua encore un temps, puis tendit la main vers son hanap.

— Matthieu Bottereau est un sot, déclara-t-il posément.

Il porta le hanap à ses lèvres, but deux gorgées de vin et le reposa sur la table.

— Et il s'est noyé sottement à la pêche avant-hier dans l'étang de Bourg-Neuf...

Il se tourna vers Riou cette fois-ci avec son air bonasse et le regarda dans les yeux.

— Ne le savais-tu pas ?

— Non pas, Messire comte, fit le jeune homme, décontenancé.

Un malaise envahit le chevalier. Déjà Mohandiau n'avait rien dit de l'or d'Italie ni des volontés de la Duchesse de Bruc... Et si Matthieu Bottereau ne s'était pas noyé tout seul ?

Une musique aigrelette de cornemuses arriva d'en bas par l'esca-

lier, précédant les sonneurs eux-mêmes, ceux du bourg de Québriac, qui firent leur entrée. Les écuyers et les chevaliers entonnèrent le chant des Moissons qu'ils entendaient sonner, et se levèrent pour entraîner à danser les jeunes filles du service.

Le comte se pencha vers Riou dans le vacarme des musiques.

— Tu as vu Mohandiau, dis-tu, garçon ?

— Oui-da, Sire comte. Il est venu me porter les comptes de mon père, c'est-à-dire de tout ce que nous devons.

— Il ne t'a rien dit d'autre ?

Riou hésita, craignant de comprendre que le projet de mésalliance apporté à la Villerouhault par le tabellion était connu de son suzerain.

— Si fait, Messire. Il m'a proposé sa fille en mariage, répondit Riou d'un ton amer.

— Eh bien ! s'écria le Comte de Québriac sur le mode jovial. Voilà ton affaire ! Tu vas reprendre dans les jupes de la fille une partie de l'or que ce malin de Mohandiau enlève à tout le monde...

Tout à son mécontentement, Riou ne répondit pas. Où étaient les sentiments de chevalerie que son père lui avait enseignés, dans ces propos cyniques du Comte Hamelin de Québriac ?

— Plains-toi ! poursuivit celui-ci. Prends donc ce qu'on t'apporte, garçon ! tu ne seras pas le premier à marier une fille comme celle-là pour agrandir ta terre et remonter tes murs. Et si la damoiselle n'est pas noble, elle peut le devenir...

Le comte regarda le hanap que le jeune homme tenait machinalement dans une main posée sur la table.

— Par tous nos saints bretons ! lança-t-il. Tu fais grise mine et tu ne bois pas mon vin !

Riou sourit avec gêne, cachant la colère qui montait en lui. Il était dans un piège auquel le comte lui-même avait pris part, afin de n'avoir pas à rendre les marcs d'or que la duchesse sa sœur avait promis en mourant.

— Tiens ! jeta le Comte. Si tu veux la fille, je l'annoblirai comme c'est de mon droit suzerain, sur ma parole ! On rira de toi un peu, mais plus tard tes fils auront plus de quartiers que toi sur leur écu quand ils iront à la bataille, et qui saura alors que leur mère est devenue noble juste avant de les mettre au monde ?

Déconcerté, Riou porta son hanap à ses lèvres. Sous ses yeux les chevaliers dansaient, les sonneurs battaient la mesure avec leurs pieds en soufflant dans leurs pipes, les filles en beaux costumes ornés de dentelles allaient et venaient entre les tables en échangeant

des plaisanteries avec ceux qui restaient assis à boire et à manger.

Le jeune chevalier vida son hanap à longs traits.

— Gwendhynne ! appela le comte en levant le bras.

La belle jeune fille brune se dirigea vers l'estrade.

— Emmène le chevalier, dit le comte. Il a beaucoup voyagé depuis la veille du tournoi, et fais-lui avoir tout le repos du monde.

Riou sentait que la tête allait lui tourner. Il entendit la galopade du destrier de Foulque de Macé, revit la lance pointée sur lui et porta la main à son épaule, comme pour prévenir la douleur qu'il allait y recevoir et qui revenait maintenant, dans le vacarme de la salle en fête. La jeune fille aux cheveux bruns lui avait pris la main et elle l'aidait à se lever, croyant qu'il avait trop bu, comme c'était l'usage.

Puis la musique et les danseurs s'interrompirent d'un coup. Riou entendit une clameur succéder à ce silence subit, et la voix de la grosse nourrice qui criait au bas de l'escalier venant des appartements :

— Sire comte, grâce à Dieu c'est une fille bien belle et bien grosse !

Il s'appuya sur Gwendhynne dont il sentait la main chaude dans la sienne et marcha vers l'escalier au milieu des bravos et des rires qui saluaient la naissance de la première fille de son suzerain.

3.

L'émeraude de la dernière chance

Le sous-bois s'assombrissait, et les pas du Vaillant, le cheval de voyage de Riou, un breton solide, qui pouvait aussi bien porter une charge que son maître, ou poursuivre un cerf pendant de longues heures, semblaient s'assourdir à mesure que le jour déclinait. Riou compta qu'il n'était plus qu'à une lieue de la trouée de Broclande, où il était d'usage de passer la nuit quand on traversait la forêt de Lude pour aller à Mur. Il restait l'oreille aux aguets néanmoins, car plus d'un voyageur avait été attaqué en dépit de la proximité des auberges. On n'entend pas les cris de ceux qu'on égorge à une lieue et il est bon, pour disparaître impunément avec son butin, d'assaillir les passants peu avant que la nuit tombe...

Le jeune chevalier portait ses regards sur les côtés du chemin, et par moments se retournait pour veiller derrière, cherchant si la forme d'une branche ou d'un buisson ne cachait pas un danger.

Puis il vit devant lui au loin la lueur d'un feu qu'on allumait, avec de la fumée épaisse, à travers les arbres. Il pressa les flancs du Vaillant, pour qu'il se hâte. La piste sablonneuse s'élargissait, des pins succédaient aux chênes sous lesquels cheval et cavalier avaient avancé depuis une bonne heure et ils débouchèrent dans une clairière où venait de s'installer un campement.

Un homme de haute taille, ventru, à la chevelure et à la barbe rousse, se tenait debout au bord du chemin, ayant à ses côtés un énorme molosse au collier hérissé de pointes comme ceux dont on affuble les chiens qui combattent contre les loups et les ours. Le chien et l'homme regardaient venir à eux le chevalier sur sa monture. Le feu que Riou avait aperçu un instant plus tôt crépitait maintenant avec de vives flammes et plusieurs hommes installaient au-dessus d'assez

grandes marmites, les remplissant d'eau venue d'une source voisine par les seaux de cuivre qu'on voyait à proximité.

Quatre grands chariots étaient disposés en carré à toucher la ligne des arbres qui bordaient la clairière. Riou observa qu'ils étaient reliés entre eux par des filets, enfermant ainsi un espace qui paraissait destiné à tenir des bêtes captives. Dans la pénombre qui s'établissait avec le crépuscule, le jeune homme distingua des pelages et des formes, et pensa à un montreur d'ours ou un dresseur de fauves allant de ville en ville.

L'homme roux fit un salut de tête au voyageur, en qui il reconnaissait un chevalier, par l'épée qu'il avait au côté et tout le reste de son allure.

— Messire, dit-il d'une voix aimable, si vous allez à la Trouée de Broclande pour y dormir, sachez que les auberges y sont pleines d'une troupe de seigneurs normands avec leurs valets en grand nombre. J'en reviens tout à l'heure et vous n'y trouverez plus d'abri...

Riou avait arrêté son Vaillant, qui secouait son mors et tirait à bas pour essayer de brouter l'herbe au bord du chemin.

— Ma foi, admit Riou qui ne tenait pas à poursuivre sa route dans la nuit, j'ai trop vu de Normands ces temps-ci...

Celui-là n'en était pas un, son parler breton différait pourtant de la langue de Cornouaille, et le jeune chevalier n'y reconnaissait non plus l'accent du Léon ni celui du Finistère.

L'homme barbu reprit :

— Si vous voulez passer la nuit à mon camp, Messire, c'est de bon cœur que je vous le propose... Et si vous ne craignez pas l'odeur des bêtes.

Le jeune chevalier tourna les yeux vers les chariots et l'enclos de filets.

— De quelles bêtes avez-vous la compagnie ? demanda Riou dont le regard revenait à l'énorme molosse aux côtés de l'homme.

— De chiens comme celui-ci, dit l'autre.

— Eh bien, dit Riou, s'ils sont tous comme celui-là, et si Guillaume Tire-Frogne nous veut du mal cette nuit, ce sera sa fin pour cette fois, dit le jeune chevalier en se levant de sa selle pour mettre pied à terre. Ma foi, je camperai avec vous, puisque vous m'en faites l'offre, compagnon breton...

— De quel Guillaume Tire-Frogne parlez-vous, Messire ? demanda l'autre en prenant la bride du Vaillant.

— Comment, fit le chevalier, vous ne connaissez pas ce démon-là ?

Il a vingt hommes avec lui dans cette forêt de Mur, et on n'a pas encore pu le prendre. Le sire Evêque et le comte tiennent vingt écus d'or chacun à la disposition de ceux qui l'amèneront mort ou vif. On ne vous a pas mis en garde contre eux ? D'où êtes-vous, puisque vous ne parlez pas comme les gens d'ici ?

— Je suis d'Irlande, Messire. Et je ne m'arrête guère dans les bourgs, à cause de mes chiens, qui font peur.

L'Irlandais fit un signe de la main à un des hommes qui s'affairaient maintenant autour des marmites à préparer une soupe d'orge dans laquelle ils jetaient des morceaux de viande que l'un d'eux découpait. Riou vit deux carcasses de sanglier pendues à l'un des chariots, dépouillées de leur chair.

L'homme à qui le barbu avait fait signe s'en vint prendre Vaillant pour l'attacher à une forte corde devant laquelle étaient alignés les chevaux du campement, avec de la paille sous eux et du fourrage. Aucune parole n'avait été dite par l'Irlandais à son domestique, pas plus qu'entre eux les hommes au visage fruste, aux cheveux roux et aux mains énormes, n'en avaient échangées depuis que le jeune seigneur de la Villerouhault avait pénétré dans la clairière.

L'Irlandais sentit que le chevalier s'étonnait de ce silence partagé par tout le monde.

— Ils sont sourds-muets, expliqua-t-il. Le curé de mon village qui s'occupe de ces gens-là m'a demandé de les prendre avec moi pour le travail de mes chiens.

Il amenait le voyageur de l'autre côté d'un des chariots rangés tout contre les arbres qui bordaient la clairière. Riou découvrit deux tabourets sur un tapis disposé sur le sol sous une toile tendue depuis le haut du véhicule et une jeune femme très brune, aux yeux noirs, avec des anneaux d'or aux oreilles, accroupie devant un feu de braise où elle faisait cuire des aliments dans une terrine.

— Prenez place, Messire ! C'est un grand honneur pour moi si vous partagez mon repas. Je ne me trompe pas en voyant en vous un chevalier allant à ses affaires ?

— Je vais à Mur demander à ma mère, retirée au couvent, avis sur mon mariage, dit Riou, désireux de rendre à cet homme, par une confidence, la politesse qu'il lui faisait.

— Hé ! dit l'homme à la barbe rousse. C'est un avis bien difficile à donner, pour ce qu'on ne sait jamais si ce qui brille sera toujours de l'or, et si les sourires gracieux ne se changeront pas en grises mines...

Il saisit une grande cruche de bière que la jeune femme avait prise

dans le chariot et en coupa d'un tour de couteau le cachet de cire qui la coiffait. Il la tint ensuite suspendue en attendant que sa compagne sorte deux hanaps d'étain d'un coffre de voyage où reposait sur des formes recouvertes de velours toute une vaisselle de ce métal.

— Pour moi, bien que bon chrétien, poursuivit-il avec jovialité, heureux d'avoir un convive tombé du ciel, je vis dans le péché avec Anna que vous voyez ici... Mais comment faire autrement, pour un homme de guerre comme moi ? interrogea-t-il en remplissant les hanaps de bière mousseuse et brune. Ce serait bien hasardeux de la prendre pour vraie épouse, lui faire avoir des enfants, pour être sans cesse en campagne ou en aventure...

— Vous êtes homme de guerre, donc ? demanda Riou.

— Oui-da, Messire, mes chiens et moi sommes de guerre...

— Vos chiens aussi, dites-vous ?

— Oui, mon jeune seigneur, pour vous servir. Je dresse des chiens de guerre comme le faisaient autrefois nos aïeux gaulois et je m'en vais les vendre en Angleterre aux seigneurs qui m'en demandent. Douze dizaines de dogues font une compagnie de chiens, et si chacun d'eux pèse cent soixante livres et n'a pas mangé de viande depuis quatre jours, la charge qu'ils font ensemble sur de l'infanterie, par la vitesse qu'ils ont en courant, est fort dangereuse.

— Personne n'a jamais eu de chiens de ce genre en Bretagne, remarqua Riou.

— En effet, jusqu'à maintenant. Mais le sire Comte de Fougères sait que les Anglais en ont et il veut leur faire pièce là-dessus... C'est pourquoi je suis ici, en marche vers son château pour lui livrer la première moitié d'une compagnie que j'ai élevée chez moi...

— Guéthenoc de Fougères ? demanda Riou.

— Oui, Messire. Il m'a envoyé l'année dernière un écuyer à mon village d'Irlande pour me demander de ne plus travailler pour les Anglais, mais pour lui.

La jeune femme brune tendait à Riou une assiette d'étain dans laquelle elle avait versé le ragoût qui était dans la terrine. Le barbu commenta :

— Vous mangerez chez un Irlandais de la cuisine d'Espagne. C'est le pays d'Anna. Nous avons beaucoup de liens avec ce royaume de soleil, dans notre île pluvieuse, et les navires de là-bas viennent nombreux au port de Galway, qui n'est pas éloigné de mon village. C'est là que j'ai trouvé ma servante, qui est aussi ma compagne. Elle était venue avec un bateau qui l'avait débarquée parce qu'elle était

malade. Elle mourait tout à fait sûrement de fièvre. Je l'ai amenée à mon curé, qui fait beaucoup de médecine et l'a guérie. Je l'ai mise alors dans mon lit et mon curé m'a fait la guerre pour que je l'épouse, puisque chez nous on ne compose pas avec ces choses-là. Grâce au ciel, cette fille, qui ne parle pas beaucoup, a tout de même ouvert la bouche in extremis pour nous apprendre qu'elle était déjà mariée en Espagne, et que son mari l'avait abandonnée dans le port de Vigo. Voilà comment j'ai été sauvé du danger qui vous menace, Messire, si j'ai bien compris le but de votre voyage...

L'Irlandais s'était échauffé avec sa bière mousseuse, dont il remplissait de nouveau les hanaps, et Riou lui-même sentait la bonne humeur le gagner, oubliant pour l'instant la duplicité de son suzerain de Québriac et les ruses de Mohandiau.

Il avait sorti de l'étui qu'il portait à la ceinture son couteau à manger et piquait avec entrain les morceaux de mouton dans son assiette.

— Je crains bien de n'y pas échapper, dit Riou en riant. Quoi qu'il en soit, votre compagne fait bien la cuisine, et son ragoût est fort bon.

Le jeune chevalier eut une mimique pour en faire le compliment à la jeune femme, qui lui rendit un sourire.

— Ne craignez pas de vider votre hanap, Messire, intervint l'Irlandais en saisissant à nouveau la cruche. Nous avons des provisions dans le chariot pour toutes les circonstances. Nous autres Irlandais ne voyageons pas sans notre bière.

— Pour ce qui est de vos chiens, demanda le jeune chevalier qui vidait sa chope, est-ce à dire que le Comte de Fougères se prépare à aller en campagne contre les Anglais ?

— Sans doute, fit l'homme aux molosses en remplissant le récipient que le jeune homme lui tendait. Il engage tout ce qui peut porter les armes à la ronde, jusqu'en Irlande, où son écuyer, après m'avoir vu pour les compagnies de chiens, a levé aussi une troupe d'hommes de de pied. Il paie bien. Je crois savoir qu'il a un traité avec le Comte de Flandre Baudouin, qui voudrait entraîner toute la chevalerie de Bretagne et de Normandie dans une grande alliance contre les Anglais. Le Comte Baudouin compte bien chasser ceux-ci de la côte flamande, où ils tiennent depuis Calais jusqu'à Ostende, comme vous le savez peut-être, mon jeune Sire. Et ces seigneurs de Flandre sont riches de beaucoup d'or, qui arrive jusqu'au Comte Guéthenoc. Et comme vous savez aussi, Messire, quand on paie bien, on trouve toujours des hommes prêts à mourir... Pour un chevalier qui s'enrôle sous sa bannière, le seigneur de Fougères donne un marc d'or à l'engagement,

et ensuite un marc par année sans compter le salaire de deux écuyers. C'est toutefois ce que son envoyé a promis aux chevaliers de mon pays qu'il a pressentis. On est pauvre en Irlande, et cela a paru beaucoup...

— Deux marcs d'or comptant, dès l'engagement, c'est un beau denier, en effet, dit Riou pensivement.

Il songeait à la somme que devait son père depuis si longtemps, et à la dot de Méheude Mohandiau, telle que le notaire l'avait fait briller devant lui quelques jours plus tôt.

L'Irlandais observait le jeune homme.

— Eh là, mon jeune Seigneur ! On dirait que ces marcs d'or vous font réfléchir. Ce n'est pas pour vous, que je sache ? Puisque vous songez à prendre femme, ce n'est pas le moment de partir en guerre !

Riou fit un geste de la main comme pour écarter ses pensées. Pourtant c'était là le moyen d'échapper au piège dans lequel son père s'était en vain débattu. En entrant dans l'ost du Comte Guéthenoc, il pourrait commencer à rembourser la dette.

— Non pas, non pas, mon ami..., dit-il après avoir laissé un instant l'interpellation de son hôte sans réponse. Je m'étonnais seulement du silence de vos chiens, et me demandais comment de grands dogues peuvent demeurer aussi calmes. Je songeais tout à coup ne pas les avoir entendu aboyer depuis que je suis arrivé à votre camp...

L'Irlandais secoua la tête.

— Ne vous étonnez point. Je leur coupe les cordes vocales dès le jeune âge, excepté à ceux qui sont les capitaines et commandent douze autres bêtes. Ceux-là sont dressés à ne donner de la voix que sur ordre, et c'est pourquoi vous n'entendez point d'aboiement, alors qu'il y a plus de soixante bêtes réunies ici... A la guerre il faut savoir se taire si l'on veut surprendre l'ennemi. Messire votre père, qui vous a enseigné les arts du combat, vous a sûrement appris cette vérité-là !

Riou hocha la tête pensivement.

— Je vois chaque jour que mon père n'a pas eu le temps de m'apprendre tout ce que je devrais savoir...

— Dame votre mère est bien aise de vous voir enfin, Chevalier ! Elle nous parle si souvent de vous...

La Mère Prieure conduisait Riou dans le couloir dallé de la maison des Benoîtines qui menait au parloir où sa mère attendait le jeune homme.

— Vous la trouverez sereine, poursuivit la religieuse qui exerçait

en second l'autorité sur le couvent où Dame Mathilde de la Villerouhault était venue faire retraite après la mort de son époux. Elle pourra bientôt revenir près de vous.

Une cloche tintait à coups mesurés à l'intérieur du cloître.

— On m'appelle, dit la religieuse prêtant l'oreille aux battements du bronze qui étaient le langage de la maison vouée à Dieu. Pardonnez-moi de ne pas vous introduire moi-même chez Dame Mathilde. Frappez à la troisième porte devant vous, Chevalier. Je demanderai ce soir un ave maria à votre intention, pour votre garde et votre protection...

— Grand merci, ma révérende mère, dit Riou en s'inclinant.

Il frappa à l'huis de chêne ciré, entendit la voix de sa mère lui dire d'entrer et il la vit assise dans son fauteuil, avec le sourire qu'elle avait toujours eu pour lui, et le même geste d'ouvrir ses bras, comme lorsqu'il était petit enfant.

— Riou ! s'écria-t-elle. Mon Dieu, comme tu es pâle !

— C'est l'émotion de vous revoir, ma Mère, dit le jeune homme qui s'était agenouillé devant elle et lui baisait les mains.

— Non, c'est quelque coup que tu as reçu, qui te fait souffrir, j'en suis sûre. Relève-toi et assieds-toi près de moi sur cette chaise...

— C'est mon épaule, il est vrai, admit-il en approchant la chaise que lui avait désignée sa mère.

— Mon Dieu, soupira la veuve de Raoul de la Villerouhault, quelle condition nous avons, nous autres, de toujours trembler à attendre nos maris et nos fils... Lorsque je te vois ainsi, je me demande si ce n'est pas un bonheur que ton père soit mort auprès de moi autrement que d'un coup d'épée, lui qui s'en désolait au contraire...

Elle gardait les mains du jeune homme dans les siennes.

— Pourquoi viens-tu, Riou ? Est-ce seulement pour me voir, ou m'apporter une bonne nouvelle ?

— C'était pour vous voir, Mère. Huit mois ont passé depuis la mort de père...

— Huit mois..., répéta-t-elle. Je crois que j'ai trouvé la paix, maintenant, et que je ne l'ai pas quitté par la pensée. Cette maison prie sans cesse, et ma voix au milieu des autres va vers lui... Et vers toi, mon petit, ajouta-t-elle affectueusement en lui pressant les mains.

— Nous aussi, à la Villerouhault, pensons à vous et parlons de vous, Mère...

— Couette..., murmura la veuve. C'est d'elle que tu veux parler sans doute. C'est une bonne fille, qui t'est très attachée. Tant qu'elle

sera près de toi, je serais tranquille... Comme il est dommage qu'elle ne soit pas de condition !

La veuve se tut un instant puis reprit :

— Est-ce tout ? Mohandiau t'a-t-il donné les comptes de ton père ?

— Oui, Mère. Il est venu quelques jours plus tôt et m'a laissé un état...

— Est-ce mauvais ? Ton père ne voulait pas m'instruire de son souci d'argent, me disant qu'il préférait être seul à le porter et vivre au milieu de gens qui l'ignoraient. Je lui ai amené si peu de dot... Que t'a dit Mohandiau ?

— Il a très bien agi, pour nous donner le temps de faire face aux dettes, qui ne seront pas exigibles avant quatre mois.

— Exigibles ! Cette dette est-elle si grande ?

Le jeune homme eut un sourire rassurant.

— Elle l'est un peu, mais nous ne devons pas craindre, car Mohandiau m'a assuré qu'il ne nous laissera pas dans l'embarras, en souvenir des services que lui a rendus mon père et aussi parce que je vais entrer dans l'ost du Comte de Fougères. C'est la nouvelle, il est vrai, que j'étais venu vous dire, ma Mère... le Comte donne deux marcs d'or dès la première année aux chevaliers qui servent chez lui. En trois années nous aurons remboursé tout ce que devait mon père. Les parts de butin seront en plus...

— Et les coups d'épée, ou les flèches des archers aussi..., soupira la veuve de Raoul de la Villerouhault.

Elle le regardait, mais au-delà des traits encore un peu enfantins du jeune homme, elle voyait les vitres battues par la pluie bretonne de la chambre du château où elle avait si souvent, en tirant l'aiguille sur sa tapisserie, guetté le bruit des sabots d'un cheval dans la cour, peut-être un cavalier porteur de l'annonce de la mort au combat du Sire son époux.

— C'est donc six marcs d'or que nous devons, calcula-t-elle.

— Oui, ma Mère.

— Je sais que tu as le même courage que ton père, et je n'ai rien à redire à ce que tu vas faire. Dieu te protégera. Il ne peut te reprendre, de mon vivant ! Ce serait trop injuste. Aussi vais-je m'efforcer de vivre bien vieille, poursuivit-elle en souriant, pour que tu nous enrichisses beaucoup au service du Comte Guéthenoc...

Elle porta la main au col de sa robe pour en défaire les deux premiers boutons. Ses doigts attirèrent la chaîne d'or qui était autour de son cou.

— Tu devras t'équiper, pour entrer dans l'ost du Comte, n'est-ce pas ? demanda-t-elle en amenant au jour une très grosse émeraude qui était au bout de la chaîne, avec une croix d'or.

— Certes, ma Mère, dit le jeune homme. J'ai déjà Martroi et le Vaillant, mais il me faudra beaucoup de choses, pour moi-même et mon valet d'armes. Je comptais emprunter...

Elle ouvrit le fermoir de la chaîne pour libérer l'émeraude, qui était enchâssée dans des griffes d'or, et elle la remit au jeune homme.

— Ton père a toujours refusé de vendre cette pierre quand je lui en ai fait l'offre, disant que nous ne serions pas plus riches si nous la vendions. Mais aujourd'hui tu ne la refuseras pas. Elle sera le commencement de ta fortune... Vends la bien, et sois très prudent à ce sujet, car elle me vient de ma mère et vaut beaucoup. Achète aussitôt une chaîne d'argent chez un bijoutier de la ville pour la porter comme moi autour de ton cou, et lorsque tu seras à Fougères demande le conseil de l'intendant du comte pour en avoir le meilleur prix...

Au pas vif de Vaillant reposé par une nuit à l'écurie de l'auberge du *Coq au Mur,* Riou passa la porte du Faou que les sergents d'armes venaient d'ouvrir pour laisser les voyageurs sortir de la ville de Combourg à la fin du couvre-feu. Le jeune homme vit bientôt les premiers rayons du soleil dorer le sommet des frondaisons de la forêt qui reprenait ses droits après la plaine au milieu de laquelle s'élevaient les remparts de la cité.

Il chemina quelque temps en tête d'une colonne de marchands flamands qui avaient chargé sur leurs mules des ballots de dentelles achetées en Cornouaille, et comptaient, une fois la forêt franchie, remonter vers leur Nord à travers le pays normand. Ces rougeauds placides, mais grands et bien bâtis, étaient armés de piques et accompagnés de six sergents arbalétriers appartenant à l'ost de l'évêque de Dol, qu'ils payaient deux deniers à la journée pour leur protection contre les voleurs. Tous se félicitaient de la présence du jeune chevalier, avec son épée, sa dague, et la science du combat qui était l'apanage des gens de sa condition. Mais les mules chargées allaient lentement et Vaillant se trouvait sans cesse loin en tête. Riou ne tarda pas à prendre congé de ses compagnons, leur souhaita bon voyage et laissa faire son cheval qui l'entraîna loin en avant sous les rouvres redevenus nombreux à mesure que la grande forêt s'épaississait de nouveau, ainsi qu'elle le fait jusqu'au moment où elle s'arrête aux limites de la

plaine de Fougères, lorsque le voyageur découvre au loin la masse des remparts de la ville, surmontés du donjon du château du Comte, et qui était le but du voyage de Riou, anxieux d'être admis à son service.

Le temps d'août était lourd depuis plusieurs jours, aussi le sous-bois ne recelait-il aucune fraîcheur. Riou croisa une dame de qualité à demi-couchée sur les coussins brodés d'or de sa belle litière que précédaient vingt hommes à cheval armés de lances et d'arbalètes eux aussi. Derrière la litière roulaient plusieurs chariots, dont l'un plein de gens de pied porteurs de hallebardes. Le jeune chevalier se rangea sur le bord du chemin pour saluer la riche dame, qui lui fit un petit signe protecteur de la main. Un sergent qui marchait en serre-file apprit au jeune homme qu'il avait croisé Dame Auboyne de Keraurais, qui se rendait chez son frère le Duc de Léon, c'est-à-dire le suzerain du Finistère, ces terres farouches battues par l'océan, où les nobles et leurs métayers exerçaient toujours depuis l'époque gauloise le droit de pillage sur les navires que les courants et les tempêtes précipitaient à la côte, dépouillant et mettant à mort les malheureux jetés par les vagues sur les plages, en dépit des colères des Evêques qui n'avaient jamais pu arracher au Duc la suppression de ces usages féroces.

Riou rencontra encore, beaucoup plus tard, une troupe de colporteurs, auxquels s'étaient joints des baladins et d'autres amuseurs ou charlatans, en route vers la grande foire de Kemper, qui se tient à la Saint-Corentin à la mi-août. Ils venaient de Fougères et plaisantèrent avec le jeune Chevalier, lui disant qu'ils n'avaient que leurs vielles et leurs luths à offrir à Tire-Frogne, si celui-ci se montrait avec sa bande, tout comme lui-même n'avait que son épée de chevalier solitaire, consacrée au service de Dieu. Riou se souvint alors qu'il portait sur sa peau, sous sa chemise, l'émeraude de sa mère au bout de la chaîne d'argent qu'il avait achetée à Mur dans la rue des Ors après être sorti du couvent des Dames Benoîtines. Puis le temps s'écoula, Riou n'y pensa plus et, ayant vu le soleil haut maintenant au-dessus des cimes des arbres, jugea qu'il était nécessaire d'abreuver son Vaillant et le faire se reposer un peu. Il commença à chercher de chaque côté du chemin les signes annonciateurs d'une source ou d'une de ces mares de sous-bois si nombreuses dans les forêts bretonnes, où rien n'est jamais vraiment sec au pire de l'été. Il aperçut bientôt la tache vert clair d'un banc de ces fougères à larges feuilles qui poussent auprès des fondrières et témoignent d'une eau proche.

Au moment où il engageait Vaillant dans le couvert, Riou crut voir

une silhouette se détacher du tronc d'un chêne. Il arrêta son breton et le fit volter pour revenir en arrière au milieu du chemin. Celui-ci pourtant demeurait silencieux et vide. Le jeune homme écouta un instant le roucoulement d'un ramier qui appelait dans les plus hautes branches, puis rentra dans le sous-bois, menant Vaillant jusqu'aux fougères.

Elles bordaient bien une fondrière où les sangliers et les cerfs venaient nombreux piétiner la nuit aussi bien pour s'abreuver que rouler leur gale dans la fange bienfaisante.

Un amoncellement de grands rochers commençait un peu plus loin et une fraîcheur venue au visage du jeune homme lui fit comprendre que la source était là. Vaillant l'avait sentie lui aussi et il hennit discrètement, lui qui ne s'était plaint d'aucune façon depuis le début du voyage pour ne pas faire mentir son nom, ni de la chaleur ni de la fatigue, et cela fit rire Riou, qui flatta l'encolure de sa monture, en lui disant de ces paroles amicales que le cavalier réserve à son cheval quand il est seul avec lui dans la profondeur d'une forêt, et que le rassure la chaude présence de la bête entre ses jambes, et toute cette force qu'il sent contenue dans les muscles puissants.

C'est quand Vaillant trempait sa bouche dans le bassin que formaient les pierres au pied des grands rocs que le bruit d'une galopade résonna dans la lueur ensoleillée du chemin, à cinquante pas. Riou se retourna pour voir une dizaine de cavaliers foncer vers lui en fracassant les branches mortes du sous-bois sous les sabots de leurs montures. Les arrivants qui portaient des masques pour cacher leurs visages se divisèrent en deux groupes pour envelopper le voyageur occupé à faire boire son cheval. Riou sentit son cœur battre plus vite. C'était la bande de Tire-Frogne. Ils furent en quelques instants immobiles autour de lui.

Les uns tenaient sur leur cuisse la crosse d'une arbalète prête à lâcher son carreau, les autres à la main une épée ou une masse, et ne disaient mot. C'était bien la silhouette de l'un d'eux que Riou avait aperçue tout à l'heure.

Riou cherchait quelle phrase lancer à ces hommes sans visage pour leur montrer qu'il n'avait pas peur d'eux mais déjà un autre cavalier sortait de derrière les rochers, monté sur un cheval noir aux formes élégantes, volé sans doute à l'équipage d'un seigneur. Celui-là ne cachait rien de sa physionomie d'homme de proie, faite d'un regard perçant au-dessus d'un nez en bec d'aigle, avec deux canines de loup fendant sa moustache tombante quand il lança au jeune homme :

— Hé, chevalier ! lança-t-il au jeune homme. C'est fanfaronnade que voyager par ici avec un beau bijou sur soi !

L'émeraude ! Riou n'y pensait plus depuis son départ de Mur, tout à l'anxiété dans laquelle il était de savoir si le comte Guéthenoc consentirait à le prendre dans son ost, malgré sa défaite au tournoi devant les Normands, dont le bruit avait dû parvenir jusqu'au château de Fougères. La pierre précieuse était autour de son cou sous sa chemise de lin, invisible, son col montant plus haut que la chaîne d'argent qui la retenait, mais cet homme savait qu'il avait une émeraude. Des gens à lui épiaient les clients des bijoutiers ou des juifs qui s'occupaient d'argent dans la rue aux Ors de Mur, et la bande l'avait attendu, en embuscade, après l'avoir surveillé le long du chemin.

Des cheveux bruns et sales sortaient en broussaille de l'espèce de bonnet de cuir que le bandit portait, et il riait en un rictus qui découvrait maintenant toute une dentition de carnassier. Tire-Frogne, c'était lui, qui ajouta, en arrêtant son cheval à six pas de celui de Riou :

— Un chevalier ne doit pas mentir, on m'a appris... Ne me cachez point qu'il y a une jolie pierre dans votre bagage, Messire, et donnez-la-moi bientôt.

En parlant, Tire-Frogne jetait des regards en direction du chemin, auprès duquel, dans le sous-bois, derrière un énorme chêne étaient apparus deux hommes à pied.

La bande avait vingt hommes, à ce qu'on savait. Riou en compta une dizaine autour de lui. Les autres devaient veiller en amont et en aval du chemin, à bonne distance. Tire-Frogne était un bon capitaine de volerie, sachant placer son monde.

— Si vous ne nous faites pas perdre de temps, mon jeune chevalier, continua le bandit, et nous laissez votre cheval avec la pierre, nous vous attacherons sans méchanceté à un arbre un peu plus loin derrière les rochers et vous aurez la vie sauve, car c'est péché de tuer quelqu'un qui ne se défend pas.

Il se tourna vers l'un des cavaliers masqués.

— Toi ! montre-lui ! ordonna-t-il.

Le cavalier atteignit le sac fait de peau de vache qui était attaché à l'arçon de sa selle et le souleva pour en ouvrir le rabat. Il tira d'abord des cheveux, puis vint la tête tout entière d'un des sergents arbalétriers que Riou avait vus ce matin escorter les marchands des Flandres.

— Celui-là n'a pas voulu nous obéir, un peu plus tôt, et il s'est servi de son arbalète, dit le capitaine des bandits.

L'homme au sac en peau de vache rentra la tête ensanglantée d'où il l'avait sortie.

Tire-Frogne attendait l'effet de ses paroles sur le jeune chevalier.

— Tu sais bien que je ne peux t'obéir, Guillaume, répondit calmement celui-ci. Cela est contraire à mes serments.

— Hé ! ho ! s'exclama le bandit. Mieux vaut un serment écorché que six carreaux à pointes d'acier plantés à mort dans ta poitrine. Es-tu jaloux du martyre de saint Sébastien ?

Riou dénombra les cavaliers qui tenaient leurs arbalètes prêtes. C'étaient des arbalètes anglaises, les meilleures qu'on fît des deux côtés de la mer bretonne. Il y en avait six, en effet, et Guillaume n'avait qu'un mot à dire.

La forêt restait calme et chaude, et le bandit s'amusait de ce jeune homme naïf qui lui était tombé entre les mains. Riou pensa à sa mère, qui lui dirait, si elle était là, de donner l'émeraude. Couette aussi, sans doute. Mais Collin le Du, le valet qui frottait de graisse l'épée de son seigneur Riou et craignait les moqueries des autres valets d'armes dans les écuries, après les tournois ? Et son père ? Et le comte de Fougères ? Et tous les autres ?

Ayant gagné assez de temps pour décider ce qu'il allait faire, Riou enleva Vaillant d'un double et brutal coup d'éperons pour le jeter sur les bandits qui se trouvaient au plus près de lui. Hennissant de colère et de douleur, le Breton se lança en avant de tous ses jarrets, tandis que Riou criait *Tayaut ! Tayaut !* pour l'exciter, comme s'il y avait cerf en vue qu'il fallait forcer.

Les chevaux des bandits que Vaillant bousculait se cabrèrent, et l'un des cavaliers vida les étriers en jurant. Riou fonçait vers le chemin, entraînant derrière lui la troupe des voleurs, tandis que Guilaume leur chef criait de sa forte voix de commandement :

— Sus ! Sus ! Et laissez-le-moi !

Riou enfila le chemin au grand galop dans la direction de Fougères, le cœur battant, hésitant entre les partis à prendre. Puis il songea à voir de quelle vitesse étaient capables les chevaux de ses poursuivants. S'ils étaient trop rapides, il rentrerait dans le sous-bois et jouerait sur les qualités de Vaillant sur ce terrain-là. Comme s'il avait compris que son maître était aujourd'hui le gibier plutôt que le chasseur, Vaillant volait sur la terre sablonneuse. Riou se retourna un instant.

Comme il l'avait imaginé, sur le bel anglais noir qui allongeait son galop dans un balancement aisé, Guillaume Tire-Frogne avait déjà remonté la troupe de ses cavaliers partis avant lui. Il rejoindrait